

# LES MARINS PERDUS DU PIRÉE

*une proposition de récit photo par Stephanos Mangriotis et Lucile Gruntz*





Cinq heures du matin, à l'entrée du port. Nous prenons un café avec Ibrahim et son cousin, Mohammed. Comme tous les jours, ils viennent choisir le poisson qu'ils partiront vendre dans la journée. Tous deux sont arrivés clandestinement à Athènes en 2012. En Egypte, l'un était pêcheur, l'autre matelot. En Grèce, ils se débrouillent. N'étant pas poissonniers, Ibrahim et Mohammed ne sont pas autorisés à acheter le poisson à la criée. Mais les règles se contournent : ce matin-là, nous passons sans encombre le portail de la criée derrière les deux cousins.



Dans la halle de la criée, Mohammed négocie le prix d'une caisse de poisson. Malgré son grec approximatif, le jeune homme a tissé des liens avec les poissonniers grecs ou albanais. Les négociations vont bon train. Les plaisanteries résonnent en grec, en albanais et en arabe. A nos yeux de visiteurs, les échanges paraissent équilibrés entre les trois nationalités. Pourtant, c'est un concurrent grec qui a incité Aube dorée à attaquer la maison d'Ahmed, le poissonnier égyptien.



Ses achats terminés, Mohammed vérifie que le contenu des caisses correspond bien à sa commande. Il pourra ensuite repartir à l'appartement, en attendant que sa marchandise lui soit livrée par un collègue poissonnier.



Ibrahim fait une pause sur le quai avant de retourner au brouhaha de la grande halle de la criée. Les équipages égyptiens des chaluts débarquent la pêche de la nuit. Le froid est intense, les hommes mal réveillés.



A l'extérieur du port, l'emblème d'Aube dorée est accroché à un réverbère. Le drapeau noir flotte dans le vent de novembre. Avec la crise, les murs du Pirée se sont couverts de signes politiques. « La nuit d'Aube dorée » a marqué les Egyptiens du Pirée. « Avant, on se sentait un peu étranger, mais juste parce qu'on était loin des nôtres... Depuis les violences, on se sent indésirable », raconte Ibrahim.



Deux triporteurs sont garés devant l'appartement où vivent Ibrahim, Mohammed et leurs huit colocataires. Le réseau communautaire est bien organisé : chaque revendeur de poisson possède un triporteur, qu'il achète à son arrivée au Pirée à ceux qui l'ont précédé.



De retour à l'appartement après les achats du matin, Ahmed trie les caisses de poisson dans la cour intérieure. Sombre et humide, elle relie les trois appartements de la colocation. Ahmed vit avec Ibrahim et Mohammed dans le plus grand des appartements, le plus chaleureux aussi. Une fois le tri fini, ils chargeront les caisses sur les triporteurs pour commencer la tournée. Chacun ira vendre son poisson dans le quartier, au porte-à-porte puis au marché.



Lorsque les poissonniers grecs rangent leurs étals, les revendeurs égyptiens se postent aux abords du marché. « Oh mon amour, achète-moi du poisson ! », lance Ahmed aux passantes. Les femmes âgées sont ses meilleures clientes, séduites par les prix bas et le sourire du jeune homme. Avec les coupes drastiques dans les retraites imposées par le plan d'austérité européen, beaucoup d'habitants ne peuvent plus acheter de poisson qu'aux Egyptiens.



Ibrahim revient du marché, une fois sa cargaison écoulée. Depuis la crise le commerce bat de l'aile, même si les revendeurs s'en sortent mieux que les poissonniers établis. Les Egyptiens font crédit à leurs clients grecs, lorsque le versement des salaires et des pensions se fait attendre. Les bons jours, les colocataires peuvent gagner jusqu'à 70 euros, les mauvais 10 euros. Depuis 2011, les bons jours se font rares.



Le titre de séjour de Naim traîne sur la table du salon. À Athènes depuis 2011, il a l'habitude de « jouer au chat et à la souris » avec la police, qui traque les sans-papiers. Pourtant, quand nous le rencontrons, Naim est anxieux. A son arrivée, il a déposé un dossier d'asile vide en payant 1000 euros à un fonctionnaire véreux. Mais son faux récépissé a expiré. En cas d'arrestation, il risque l'expulsion.



Dans un bar du quartier, Mohammed joue au billard avec un groupe d'amis, des jeunes comme lui. Les vieux, eux, ne sortent pas. Les soirées au billard se finissent quelquefois dans l'appartement de l'un des joueurs, qui vit seul avec son père, autour de joints, de musique arabe et de quelques bières. Mohammed aime le jeu et la musique, mais il ne boit pas.



« Les autres m'appellent le désespéré, mais ce n'est pas vrai... J'aime être seul, c'est tout ». Ibrahim a émigré pour fuir un amour impossible. Au village, il n'a pu épouser la fille qu'il aimait. « Je suis parti pour essayer d'oublier. Je me disais que la distance aiderait... » Taciturne, Ibrahim souffre de la promiscuité à l'appartement et du manque de sorties. En Egypte, il allait seul contempler la mer. En Grèce, il travaille dans l'espoir de se construire une autre vie, plus tard, au pays.



Au salon après le travail, Mohammed, Ibrahim et Naim rient de la vidéo postée par un ami immigré en Italie. Téléphones et ordinateurs maintiennent le contact par-delà les frontières. A Keratsini, l'Egypte est le ciment de la colocation : neuf des dix habitants viennent du même village. « Tous ensemble, on est presque comme une famille », explique Mohammed.



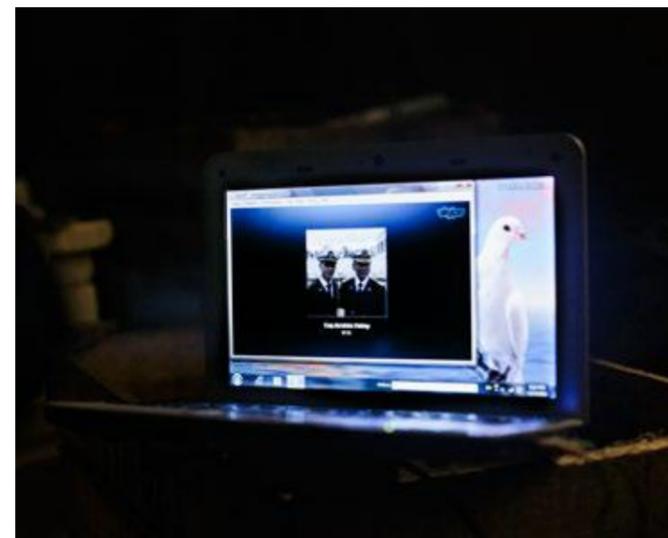
Pour ne pas perdre leur marchandise invendue et par habitude de pêcheurs, les colocataires mangent du poisson presque tous les jours. « On vend du poisson, on lave du poisson, on mange du poisson... On n'en sort jamais ! » plaisante Naim. La cuisine et les autres tâches ménagères sont prises en charge à tour de rôle.



Les colocataires préfèrent manger à l'appartement : c'est moins cher et plus sûr. Comme tous les jours, le menu est égyptien : légumes au vinaigre, salade, poisson grillé et riz aux vermicelles. Les jeunes hommes ne consomment presque pas de viande car ils se méfient du laxisme des bouchers concernant les règles d'abattage « hallal ». La plupart refusent aussi les invitations de leurs clients grecs par peur de se voir servir du porc.



Mohammed prie à la gauche d'Ahmed, le poissonnier dont la maison a été assaillie par Aube dorée. Ahmed a « ouvert » le réseau migratoire il y a plus d'une vingtaine d'années. Il a fait venir ses frères, ses fils et un grand nombre d'hommes du village. La mosquée est un lieu de rassemblement : jeunes et vieux, partisans et opposants du régime militaire égyptien, revendeurs, poissonniers et maçons s'y retrouvent. Les dissensions s'estompent le temps d'une prière partagée. Le lieu est autogéré, installé dans un appartement loué au second étage d'un immeuble près du port.



Le soir, à la maison, Mohammed sort dans la cour pour parler tranquillement sur Skype avec son frère aîné. Celui-ci étudie pour devenir officier de marine. Mohammed en est fier : « Brahim, il est très intelligent, pas comme moi ... » Mohammed est parti pour aider son frère à financer ses études – et pour échapper au service militaire. Quand Brahim sera diplômé, Mohammed rentrera pour travailler comme matelot sur le même bateau que son frère. C'est leur rêve à tous les deux.

Lorsque Stephanos propose une séance de studio photographique à la maison, les colocataires rechignent, puis se prennent au jeu. Ils choisiront les plus avantageuses pour les envoyer à leur famille.



Ahmed prend la pose, une fois ôtés ses habits de travail. Il ne veut pas que ses enfants le voient mal attifé. Ils n'ont pas besoin de connaître la réalité de son quotidien en Grèce.



Mohammed choisit de poser avec son ami Hossam, qui vit dans l'appartement contigu au sien. Les deux jeunes hommes sortent parfois le soir dans les cafés du quartier, pour se changer les idées après le travail.



La séance studio fait rire Naim. Il a enroulé en turban l'écharpe qui le protège de l'hiver athénien.



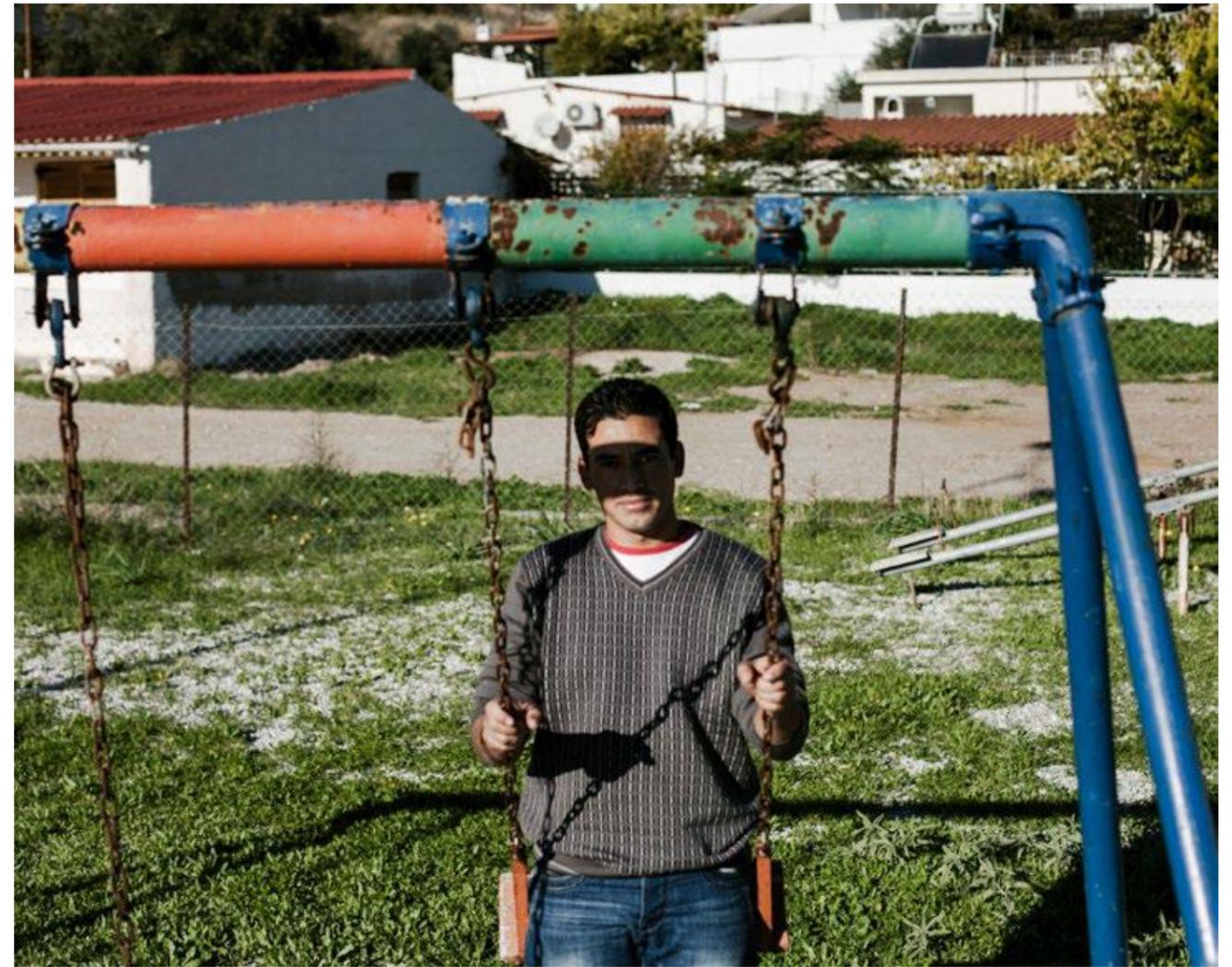
Ibrahim joue au chanteur de charme. mais il n'aime pas la photo, à cause du décor, sur le toit de la maison. Il préférerait un lieu moins lié à son labeur quotidien.



Ahmed nous montre un portrait de lui au village, avant d'émigrer. Il a maigri à Keratsini. « Notre vie ici, c'est la maison, le travail, la maison, le travail... » Ahmed ne se plaint pas de la routine, qui lui permet de faire vivre sa femme et ses deux enfants restés au village. Arrivé en Grèce comme pêcheur saisonnier en 2009, il préfère la vie à terre que sur les chaluts, à cause du froid sur les bateaux durant l'hiver. Sa femme est enceinte et Ahmed aimerait retourner en Egypte pour la naissance de leur futur enfant, mais la revente marche mal ces derniers temps.



Un soir, Mohammed reste seul avec Stephanos avant d'aller travailler de nuit à la criée. Entre rires et fatigue, Mohammed s'effondre soudain sur le canapé du salon. Sa famille lui manque, surtout les veillées d'hiver devant la télé avec ses frères et soeurs. Heureusement, certaines de ses vieilles clientes grecques lui rappellent sa mère. Et il y a son cousin. Mais c'est dur, le travail, l'ennui, la nostalgie, même s'il apprend à devenir un homme. « Si je compare entre comme j'étais avant de partir et aujourd'hui, la différence, c'est comme entre la terre et le ciel. »



Un dimanche, nous partons en promenade avec Ibrahim et Mohammed sur l'île de Salamina, en face du Pirée. Sur une balançoire face à la mer, Ibrahim fixe l'appareil. "Je ne pensais pas que la Grèce pouvait être aussi belle", explique-t-il. Pourtant, Ibrahim ne s'y sent pas heureux. "Le problème n'est pas lié à ce pays... Le problème est en nous, même si nous ne voulons pas le voir".



Dans un café du centre-ville d'Athènes, Mohammed tire sur sa cigarette. Il a commencé à fumer en Grèce et apprécie la liberté conquise en émigrant. Bien qu'il aime sortir le soir avec sa bande d'amis, Mohammed fait attention à rester "dans le droit chemin". Il refuse de sortir avec une fille grecque et ne fréquente pas trop de jeunes Grecs, pour ne pas oublier ce pour quoi il a quitté l'Égypte : économiser afin de se construire un avenir, lorsqu'il retournera au village.



Une rue de Keratsini, sous le soleil d'hiver. Les drapeaux grecs flottent aux balcons. Ibrahim fait un tour dans le quartier après le travail, seul. Le jeune homme rêve d'un pays où il pourrait vivre dignement, fonder une famille, se sentir en sécurité... Il ne sait pas si un tel lieu existe, mais se plaît à l'imaginer.